

GRATITUDE ET CHARITÉ ¹

*« Mon âme, bénis l'Éternel et
n'oublie aucun de ses bienfaits. »
(Ps. 103, 2.)*

Qu'on ne s'étonne pas du choix de mon texte. Il est en rapport direct avec les sentiments que nous devons éprouver à l'égard des pauvres. A la vue d'un ouvrier accablé par la misère et la maladie ou d'une veuve sans ressources; à la vue d'un enfant phtisique de Paris, que ses parents ne peuvent amener sous un ciel plus doux, — je plaindrais celui qui, en comparant son bien-être à ces dénûments, ne laisserait pas échapper ce cri de confusion et de

1. Sermon de Collecte, 1888.

gratitude : « Mon âme, bénis l'Éternel et n'oublie aucun de ses bienfaits ». Ah! le roi David, c'est lui qui savait exhaler sa reconnaissance à l'égard de Dieu. Son âme était comme une lyre vivante et vibrante dont les accents débordaient en flots d'harmonie pour célébrer les bontés de l'Éternel. Et c'est ce roi plein d'un saint enthousiasme, c'est ce fidèle dont la piété résumait les plus pures adorations d'Israël, c'est lui qu'une critique légère et railleuse ose présenter comme une sorte d'aventurier « serviteur mercenaire de Jéhovah, qui n'éprouve aucun sentiment désintéressé dans son âme essentiellement égoïste, qui n'adore d'ailleurs qu'un Dieu capricieux, incapable de produire aucun sentiment moral chez ceux qui le servent ». En vérité, quand on travestit ainsi le plus noble spiritualisme de la Bible et les élans les plus beaux de l'âme humaine, ce n'est plus même de l'indignation qu'on soulève, c'est le mépris des âmes honnêtes!

Pour nous qui avons le bonheur de croire aux sentiments généreux de David, malgré les faits répréhensibles de sa vie, essayons de voir si nous l'imitons, au point de vue de l'action de grâces. Chrétiens favorisés de tant de bénédictions, demandons-nous si nos prospérités diverses ont porté, en

nos âmes, les fruits qu'elles devaient y produire. Les pauvres ne perdront rien, je m'assure, à l'étude de cet important sujet.

I

Je circonscris cette étude à nos seules bénédictions temporelles. Eh bien ! je vous demande si elles produisent au-dedans de nous la reconnaissance. Il faudrait plutôt répondre que c'est le propre de la prospérité (hélas ! quel triste jour ouvert sur la nature humaine !) d'endurcir et de corrompre nos cœurs. Que de fois elle a été l'occasion de cette triple infidélité : ingratitude, orgueil, égoïsme.

L'ingratitude d'abord ! Est-ce qu'au lieu de nous montrer la main souveraine de Dieu, la prospérité ne nous l'a pas cachée ? Est-ce qu'il ne nous est pas arrivé de considérer notre bonheur comme une chose toute simple, et même comme un droit ? Un droit ! songe-t-on à remercier d'un droit ? on le revendique et l'on en use, voilà tout. — Il vous semble tout naturel, mon frère, d'avoir une fortune qui prospère, des enfants doués de santé et

d'intelligence... Pourtant regardez à côté de vous tel de vos semblables moins favorisé que vous-même? Lui êtes-vous supérieur, vous est-il inférieur? Qu'est-ce donc que ce prétendu droit qui n'appartient pas à tous? Si vous avez des biens que Dieu refuse à d'autres, reconnaissez donc vos privilèges : votre bonheur est une faveur miséricordieuse, un prêt temporaire auquel il faudrait attacher le plus grand prix, une sorte d'élection de grâce qu'il conviendrait de recevoir à genoux! — Eh bien! on s'accoutume à ces privilèges; on ne les constate pas; on passe à côté d'eux sans les voir; peut-être en vient-on jusqu'à les mépriser, car le cœur de l'homme se lasse, s'ennuie même du bonheur. Après une prospérité, il en désire une autre; il flétrit celle qu'il tient dans sa main pour idéaliser celle qui flotte dans les nuages... Et c'est ainsi que l'homme qui refuse de recevoir de Dieu les prospérités comme une grâce, devient — ô folie! ô crime! — l'être le plus ingrat de la création.

— Comment un bonheur ingrat ne serait-il pas un bonheur orgueilleux? Si Dieu n'est pas l'auteur incontesté de nos prospérités, c'est que nous en sommes les artisans. Si nos hommages ne montent

pas jusqu'à lui, c'est qu'ils vont à nous-mêmes. Lui ou nous, voilà le dilemme. Si c'est lui, quelle humilité! Si c'est nous, quel délire d'orgueil! De là le dédain superbe des heureux du monde pour ceux qui n'ont pas le succès. — Eh quoi! c'est à vous-mêmes que vous devez votre fortune, vos avantages personnels, votre situation élevée dans le monde? — Vous dites peut-être : Notre sagesse, notre travail persévérant, notre probité connue, voilà les causes de notre élévation. — Mais n'en voyez-vous pas, à côté de vous, aussi laborieux, aussi probes, aussi dévoués que vous l'êtes vous-mêmes qui ne sont point parvenus aux mêmes avantages? — Vous dites : C'est notre intelligence, c'est notre capacité qui nous a si heureusement servis! Mais qu'avez-vous fait pour naître plus intelligents que vos frères, vous hommes de science, de lettres, de commerce ou d'industrie, vous, artistes ou poètes, vous, ouvriers doués naturellement de force et d'adresse? Ah! n'est-ce pas le lieu de répéter la parole de saint Paul : « Qu'avons-nous que nous ne l'ayons reçu? Et si nous l'avons reçu, pourquoi nous en glorifier comme si nous ne l'avions pas reçu? » — Vous jouissez avec une pleine sécurité du bonheur, au milieu de votre belle couronne de

famille : combien l'ont rêvé, ce bonheur, sans le saisir, — doux fantôme qui s'est évanoui sous la forme d'une compagne, ou d'un enfant chéri? — Et vous voulez vous croire les arbitres de votre destinée! O triste orgueil qui nous fait oublier la souveraine bonté de Dieu! Un jour pourtant nous avons frêmi, car l'édifice de notre bonheur a été ébranlé par l'un de ces événements devant lesquels nous nous sentons l'impuissance même. Alors, quelle secousse dans notre vie! Quel aveu de notre dépendance! Avec quelle ardeur nous avons crié à Dieu devant notre bonheur menacé... Dieu nous a épargnés : sa main nous a sauvés du danger. Il semble que notre orgueil devrait être brisé. Hélas, que nous sommes incorrigibles! L'orgueil reparaît avec la disparition du péril : nous avons eu de la chance; c'est notre sagesse, c'est notre bon tempérament, c'est l'habileté d'un médecin qui nous a sauvés!... Toujours les causes secondes qui nous cachent la cause première! Et cette main de Dieu que nous avons aperçue avec évidence, elle disparaît avec le retour fascinateur de notre prospérité.

Après nous avoir rendus ingrats et orgueilleux, le bonheur risque aussi de nous rendre égoïstes.

Hélas! que de fois il a desséché nos cœurs. Il semble que, membres privilégiés de la famille humaine, nous devrions être saisis de pitié pour ses membres souffrants. Il semble que, ne pouvant rien donner à Dieu, nous devrions répandre sur les créatures de Dieu le surplus de notre bonheur. — Hélas! telle est la misère humaine, que c'est souvent le contraire qui a lieu. Est-ce que vous ne savez pas que, à moins d'avoir une grande âme et une grande piété, l'habitude de jouir nous rend durs et insensibles? — On dit qu'une portion de la famille humaine a faim : mais est-ce que je sais ce qu'est la faim? — On dit qu'il est des enfants qui s'étiolent, faute d'air et de nourriture : mais les visages de mes enfants ne sont-ils pas resplendissants de santé? — On dit que, dans la mansarde du pauvre, suinte la fièvre insidieuse qui donne le frisson et la mort : mais dans nos quartiers brillants, je défie les miasmes impurs, et la contagion s'arrête sur le seuil de mes riches appartements et devant les lourdes portières de mes salons. Oh! sans doute, cela ne s'avoue pas, cela ne se dit pas; mais on a le malheur de le penser avec un tranquille cynisme.

Si la prospérité a de tels effets sur nos âmes, faut-il donc souhaiter que Dieu nous éprouve? Dieu le juge parfois nécessaire, et, selon l'expression d'un poète chrétien :

Il me réveille au bruit de sa justice,
Quand je m'endors sur sa bonté!

La menace dont je parlais tout à l'heure se réalise. L'épreuve, que nous avions entrevue, se consume. Voici la déception cruelle, voici les revers, voici la maladie, voici le deuil. Eh quoi! nous n'avons pas su jouir des biens de Dieu autrement qu'en égoïstes, en orgueilleux, en ingrats. Et nous l'avons obligé à nous les retirer! Oh! s'ils nous étaient rendus, ou si nous avions le pouvoir de les reprendre, quel autre usage nous en ferions! — « Mais il est trop tard. » L'irrévocable trop tard s'inscrit sur ce sépulcre moral où gisent nos bonheurs disparus. Et c'est seulement lorsque Dieu nous a dépouillés que nous comprenons à quel point il nous avait enrichis!

Pourquoi attendrions-nous cette date fatale, cette sévère visitation de l'Éternel? Pourquoi ne nous rendrions-nous pas à ses sommations miséricordieuses? Essayons de voir du moins comment nous pouvons

faire servir les bénédictions temporelles de Dieu au bien de nos âmes.

II

Et d'abord, il faut prendre garde à ces bénédictions, il faut les compter. « Mon âme, bénis l'Éternel et n'oublie pas un de ses bienfaits. »

Oublier est un des traits les plus humiliants de la nature humaine. Si l'oubli est une injure faite à nos bienfaiteurs, à nos amis, à nos morts, n'est-il pas une trahison à l'égard de Dieu? Il faut faire, dans notre piété, une place quotidienne à la reconnaissance. La Bible unit toujours l'action de grâces à la prière. Faisons donc des efforts pour nous souvenir. Plaçons-nous devant Dieu pour lui dire : « O Dieu, que de bénédictions tu m'accordes! Tu me donnes un toit pour abriter ma tête, une couche pour me reposer, des aliments à l'heure de la faim, une famille et des amis à chérir. Tu renouvelles mes forces pour l'accomplissement de mes devoirs. C'est toi qui bénis ma carrière et qui donnes à mes enfants la santé et le succès. Tout ce que je possède vient de toi. Mon âme, bénis l'Éternel et n'oublie aucun de ses bienfaits! » A côté de ces bénédictions

générales, il faut savoir faire le compte des grâces particulières. Vous, membres de cette paroisse, presque tous favorisés de la fortune ou de l'aisance, que de douceurs dans votre vie ! Après le repos de la campagne, après les charmes d'un voyage dans les Alpes ou sur les bords de l'Océan, vous retrouvez à Paris de précieuses relations sociales, vous pouvez satisfaire vos goûts littéraires et artistiques. Comparez votre vie, comblée de privilèges, à celle des employés retenus par leur tâche quotidienne, des ouvriers assujettis chaque jour, même parfois le dimanche, au joug du travail. Récapitulez, comptez toutes ces faveurs. Ajoutez-y les délivrances de cette année : peut-être avez-vous échappé, comme par un miracle, à quelque accident mortel ; peut-être votre position, un moment ébranlée, s'est-elle raffermie ; peut-être un cher enfant vous a-t-il été donné, tandis qu'un autre vous était rendu après quelques semaines d'angoisse... Est-ce qu'il n'y a pas des moments où notre bonheur semble suspendu à un fil, et ce fil n'a pas été brisé!... « O Dieu ! quand tu m'aurais envoyé épreuve sur épreuve, j'aurais eu la bouche fermée. Et au lieu de cela tu m'as donné prospérité sur prospérité ! Je prendrai la coupe des délivrances et je bénirai ton saint nom ! » — Ensei-

gnez cela à vos enfants; ne leur laissez pas croire, même un instant, que la situation privilégiée où ils se trouvent soit toute naturelle. Apprenez-leur, pour ainsi dire en naissant, à bégayer le mot : « merci », à le mêler à tous leurs sourires, à toutes leurs caresses. Associez-les bientôt à cette prière domestique qui, dans une maison chrétienne, doit précéder tous les repas. Que chaque bien reçu de Dieu, que chaque petite fleur cueillie sur le sentier de la vie soit l'objet d'une action de grâces. « C'est un si pauvre bonheur qu'un bonheur ingrat, c'est un bonheur si riche qu'un bonheur reconnaissant, a dit Vinet, auquel j'ai emprunté quelques pensées de ce discours, qu'il vaudrait la peine de le rechercher, ne serait-ce que par intérêt. »

Ceci m'amène à vous donner un second conseil : Exercez-vous au sacrifice; marquez par des sacrifices les divers événements de votre vie. Sous ce rapport, la piété catholique a quelque chose à nous apprendre. J'ai été souvent frappé du grand nombre d'ex-voto attachés aux murs de certaines églises. C'étaient des bijoux de prix, offerts par des femmes riches; c'étaient même des croix que des généraux avaient détachées de leur poitrine pour les déposer dans ces sanc-

tuaires. C'étaient, dans une pauvre chapelle érigée sur les falaises de l'océan, des cadres modestes renfermant une petite fleur, une médaille, une couronne de mariée, — souvenirs de ces humbles bonheurs ignorés de la foule, témoignages naïfs de délivrances obtenues par la prière : la guérison d'un enfant, le salut d'un équipage en détresse, etc. Ces dons du pauvre parlaient à mon cœur avec éloquence. Certes je n'ignore pas que la plupart des ex-voto sont dédiés à la Vierge, et je n'ai pas l'intention de défendre un culte qu'il faut appeler de son vrai nom : une idolâtrie ! Mais enfin le sentiment qui inspira ces sacrifices, n'est-il pas digne d'être imité ? Sous prétexte de n'être ni des idolâtres, ni des superstitieux, ni des formalistes, ne risquons-nous pas de tomber dans la sécheresse de cœur ? Quand il y aurait des femmes pour dire à Dieu : « Je te fais ce sacrifice en souvenir du bonheur que tu m'as accordé cette année », y verriez-vous du mal ? Ce diadème, ce collier, cette parure que d'autres femmes vont déposer dans les chapelles de la Vierge, vous les offririez à Jésus-Christ, dans la personne des pauvres. Un mariage, une naissance, le retour à la santé d'un chef de famille ne pourraient-ils pas être marqués par

quelque élan de prodigalité généreuse ? Ce serait là le vase d'albâtre brisé par Marie aux pieds du Maître, ou — si vous le voulez — ce seraient les ex-voto de votre gratitude et de votre amour pour lui. Que si vous me dites : « Cela n'est pas protestant ! » je vous répondrai : Est-ce que la piété protestante ne connaîtrait pas les saintes imprudences du sacrifice ? Est-ce qu'elle voudrait rester bourgeoise, terre à terre, semblable aux comptes par doit et avoir qui règlent nos budgets de fin d'année ? Non, ce serait calomnier la piété protestante, car nous avons vu ses élans héroïques, — depuis Charlotte de Laval, femme de Coligny, enfermée dans la place d'Orléans où la peste décimait l'armée, se prodiguant auprès des blessés, donnant pour la sainte cause ses bijoux et sa vaisselle d'argent, — hélas ! appelée de Dieu à donner un joyau bien plus précieux, son jeune fils Gaspard, mort de la terrible contagion, — depuis cet exemple héroïque, jusqu'à celui d'une humble servante dont je puis parler, car elle est au ciel, qui m'apportait, au moment de la grande collecte, les étrennes qu'elle avait reçues et les modestes bijoux que lui avaient donnés ses maîtres !

Exercez-vous donc au sacrifice, mes frères et mes sœurs. Et quelle touchante occasion vous en est offerte aujourd'hui ! Je réunis par la pensée, dans ce temple qui serait trop étroit pour les contenir, les deux mille pauvres de toutes nos paroisses, nos deux cent cinquante vieillards, nos trois cents orphelins et tous ceux qui frappent depuis longtemps à la porte de nos asiles et ne peuvent encore y être admis... Écoutez, écoutez cette plainte humaine qui s'élève de ce monde de péché et qu'il faudrait appeler une clameur !... Et puis emportez-en l'écho dans vos confortables demeures. Que cette clameur vous poursuive, qu'elle vous trouble parfois, dans l'oisiveté de vos journées, au milieu de l'élégance raffinée de votre vie mondaine. Qu'elle vous poursuive, qu'elle vous trouble, lorsque vous vous promènerez cette semaine, de magasin en magasin, pour acheter des jouets luxueux à vos enfants ; lorsque vous éclairerez pour eux ces arbres de Noël dont les bougies, aux feux magiques, feront resplendir l'élégante décoration... Là-bas, là-bas, dans les faubourgs reculés, il y a des enfants qui n'auront jamais ni cadeaux, ni sourires, ni charmantes surprises, ... des pères de famille qui, ne pouvant pas même leur donner du pain, méditent peut-être quelque drame

lugubre pour en finir avec l'existence! — Ce sont là des choses que j'ai vues. — Et je me suis dit que, dans le plan providentiel, il n'est pas possible qu'il y ait, — d'une part des riches gorgés d'or et de plaisirs, — d'autre part des pauvres, nos semblables, nos frères, mourant en plein Paris de faim et de désespoir. — Alors j'ai cru entendre retentir, comme un coup de tonnerre, au sein de notre brillante civilisation, l'anathème de saint Jacques contre les richesses iniques... Ou plutôt, non, ô mon Sauveur, c'est ta voix, triste et douce, que j'ai entendue, à travers les rues glacées de la capitale, murmurer cette plainte mélancolique qui a remué toutes les fibres de mon âme : « J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire; j'ai été malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. »

La légende raconte que saint Julien l'Hospitalier s'était retiré, dans un dessein d'expiation et de charité, sur le bord d'un fleuve où il avait construit une petite cabane. Là il s'occupait à transporter, d'une rive à l'autre, dans sa pauvre barque, les étrangers qui traversaient son désert... Une nuit, sous son toit ébranlé par l'ouragan, il entend une

voix, semblable à une cloche d'église, qui l'appelle : « Julien ! Julien ! » Malgré la tempête, Julien se lève et va chercher le voyageur. C'était un lépreux. Il l'amène dans sa cabane. « J'ai faim », dit l'inconnu, et Julien lui donne toute la nourriture qu'il possède. « J'ai soif ! » et Julien va chercher sa cruche que le lépreux vide tout entière. « J'ai froid », et Julien le couche dans son propre lit ; il s'étend à côté de lui, pour le réchauffer, sans craindre son contact impur..... Alors il y eut comme une transfiguration du lépreux, sa chair se raffermir et « ses yeux eurent des clartés d'étoiles ». En même temps, le toit de la cabane disparut, le firmament se déploya, et Julien se sentit monter dans les espaces bleus avec son compagnon qui n'était plus un lépreux, mais Jésus-Christ lui-même !

Oh ! qu'il nous soit donné aujourd'hui de voir et d'assister le Christ dans la personne des pauvres, des infirmes, des abandonnés ! Et un jour, ô joie, ô gloire ! le Christ viendra nous emporter nous-mêmes, comme Julien l'Hospitalier, dans les tabernacles célestes !
